

Laure Adler  
À ce soir







COLLECTION FOLIO



Laure Adler

# À ce soir

xviii

Gallimard



Historienne et journaliste, Laure Adler a publié plusieurs ouvrages sur l'histoire des femmes, notamment *À l'aube du féminisme*, *Secrets d'alcôve*, *L'amour à l'arsenic*, *La vie quotidienne dans les maisons closes* et *Les femmes politiques*.

Elle est directrice de France-Culture depuis 1998 et a reçu le prix Femina de l'Essai 1998 pour *Marguerite Duras*.





La colombe légère qui, dans son libre vol, fend l'air dont elle sent la résistance pourrait s'imaginer qu'un espace vide d'air lui réussirait mieux encore.

Emmanuel Kant,  
*Critique de la raison pure.*



Silence de la fin de l'aube. De l'autre côté de la grand-route, commence le chemin des Masques. Les lauriers puisent de l'eau sale dans le canal et s'entremêlent.

Le camion décidément n'arrive pas à tourner. Il fait encore une manœuvre pour reculer. Je m'arrête. Il s'élançe de nouveau. Devant moi, la station-service avec sa petite étoile rouge Texaco. À gauche je vois distinctement un homme ouvrir un magasin de graines et de canisses. Il marche à petits pas et semble encore tout ensommeillé. Une légère brume de chaleur monte des bas-côtés. Le garagiste, qui fait aussi office de boulanger, n'a pas encore levé son rideau de fer. Personne sur la route, à l'exception de cette grosse libellule de camion que je vais bientôt doubler.

Je passe la première, mets mon clignotant, appuie.

J'entends le hurlement. Ne vois rien, mais comprends que c'est la fin. Tout devient blanc. À l'intérieur, je sens une liquéfaction comme si reflue le sang et que la masse de mon corps, d'habitude si rigide, s'écoulait. Une douceur inhabituelle s'empare de moi. Suit une sensation d'abandon délicieuse.

Je sais que je consens. Je lâche tout. M'étonne simplement que cette chose-là — à laquelle j'ai tant pensé — surgisse maintenant, dans cette lumière d'une journée qui commence.

Le type a stoppé sur le bas-côté. Moi, je suis toujours immobilisée au milieu du carrefour. Tétanisée. Il s'avance vers moi. Veste à carreaux, santiags, jean. Il commence à hurler tout en essayant d'ouvrir la portière. Je vois bien que son visage est déformé par la haine. J'appuie sur tous les boutons en même temps, dans l'espoir de déclencher la fermeture automatique.

J'entends le déclic. Je suis sauvée. Il crie très fort. Il hurle des injures à s'en étrangler. C'est le sort, en tout cas, qu'il voudrait me réserver, à en croire le geste qu'il répète mécaniquement.

Je ne bouge toujours pas, les mains sur le volant. Je fixe le feu devant moi qui clignote.

Il vient de changer de tactique. Il monte sur le capot de la voiture, tape sur la vitre avec les semelles de ses bottes. Je vois les fers distinctement, à la hauteur de mon front.

Je ne sais même pas si j'ai peur. Je me dis qu'il va parvenir à ses fins, qu'il va me massacrer, comme il me le promet. J'ai l'impression que mon sang ne circule plus à l'intérieur de mon corps. Puis il se met à genoux, en face de moi, et crie, à plusieurs reprises : « On a failli mourir... »

C'est peut-être ce constat qui l'a désarmé. Il est reparti sans se retourner, comme s'il voulait me fuir ; il a brûlé le feu rouge.

J'ai remis le contact. À la fourche, j'ai entendu un coq chanter. Le vent s'était calmé. Je suis partie vers la ville, travailler comme si rien ne s'était passé. La journée s'est bien déroulée, mieux que je ne pensais. J'ai joué mon rôle, celui en tout cas qu'on attendait de moi : peu importe si, ce jour-là, il était tenu par un double de moi-même. Depuis longtemps, je savais que la déchirure était irréparable.

Ce non-événement de l'accident me hanta toute la journée. C'était comme s'il était d'autant plus réel qu'il n'avait pas eu lieu. Je me surpris, plusieurs fois, à me toucher le visage pour enlever des échardes de verre et arrêter tout ce sang qui coulait.

À la nuit tombée, je suis rentrée à la maison. Je n'ai rien dit. Pourquoi parler de quelque chose qui n'a pas existé ?

Au moment de prendre le bain, j'ai enlevé ma montre, une montre offerte par l'homme que j'aime et où l'artiste a inscrit sur le cadran, en demi-cercle, *À ce soir*. J'ai constaté que le cadran était totalement embué. On dit que la peur crée des sécrétions toxiques. *À ce soir* était comme effacé. La date, elle, était bien visible.

Treize juillet. Dix-sept ans après la mort de Rémi.

Le texte qui suit s'est imposé à moi juste après. Il a surgi de la nuit.



